This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PARIS VI

C. G.

685

14216 b

C. de B.	Rang.
7	K

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

500

Vet. Fr. II A. 1828

POESIES

D.U

PERE SANLECQUE,

CHANOINE REGULIER
de l'Ordre de Ste Geneviéve.

NOUVELLE EDITION
Revûë, Corrigée, & Augmentée.

A HARLEM,
Chez CHARLES VAN-DEN-DAEL, au Marché au bois, à la Couronne.

M. DCC. XXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 DEC 1987
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
AU LECTEUR.

L'AUTHEUR de cet Ouvrage a toûjours pris grand ſoin de le cacher au Public ; & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir, ſa modeſtie n'a pû jamais conſentir à publier ſon commerce avec les Muſes. Cependant quelques-unes de ſes Pieces échapées malgré lui, ayant paſſé en Hollande, elles y ont été imprimées, ou pour mieux dire, défigurées, ſelon la deſtinée ordinaire des Copies faites de memoire. L'imperfection de ce Recueil venu des Pays étrangers a reveillé un Curieux plus exact, qui, non content de s'être enrichi de ce thréſor, a voulu genereuſement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien ſi l'on avoit pû y ajoûter quelques Satires du même Autheur, & ſur tout celle qu'il fit encor

tout jeune contre la fauſſe Direction. Quoique tous les Vers de cette Piece n'allaſſent qu'à reformer de grands abus, la conſcience delicate du Poëte n'a jamais voulu les expoſer aux interpretations malignes ; c'eſt ce qui eſt cauſe que nous n'avons pû juſqu'icy en découvrir une veritable copie. Il eût été à déſirer que l'Autheur fût entré dans la confidence de cette Edition, & que lui-même eût voulu y mettre la derniere main. Quelque excellentes que ſoient ſes Poëſies, quelle beauté ne leur auroit-il point donnée ?

EPITRE

EPÎTRE AU ROY.

Elle fut préſentée à SA MAJESTE' en l'Année 1686.

ROY, digne d'être élu le ſeul Roi des Mortels,
Que du tems des Céſars on t'eût dreſſé d'Autels !
Qu'on eût même en toi ſeul trouvé de Dieux enſemble !
Tu deviens Jupiter, quand tu veux que tout tremble ;
On voit revivre en toi le courage de Mars ;
Tu ſçais, comme Apollon, protéger les beaux Arts ;
Tu peux ſur l'Ocean commander en Neptune ;
Tu n'es pas moins puiſſant que l'étoit la Fortune ;
Rome eût cru que Minerve eût parlé dans tes Loix,
Et qu'Hercule eût été jaloux de tes exploits.

Ton esprit fait revoir la justice d'Astrée,
Et ton cœur, la bonté de Saturne & de Rhée.
Et c'est cette Justice, & c'est cette bonté,
Qui soutiennent, GRAND ROY, ta rare probité.
Je dis rare; en effet peu de Rois, comme Tite,
Font de la Probité leur vertu Favorite;
Et plus d'un Prince a crû qu'il ne lui manquoit rien;
Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien,
Sur tout, ceux que Bellone aime à combler de gloire,
Accordent rarement Thémis & la Victoire.
Achille n'eût pour droit que celui de son bras,
Et la loy de César fut de n'en avoir pas.
Mais toi, dont l'Equité tempere la Vaillance,
Qui tiens en même tems le foudre & la balance,
Tu regles tes exploits sur ce qui t'est permis;
Tu deviens dans ton camp Ministre de Thémis;
Tu veux qu'à ta raison ta Valeur obéïsse,
Et ton char de Triomphe est un lit de Justice.
Tu fais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois
D'écouter ta justice & d'user de tes droits.
Oui, quelquefois, GRAND ROY, ta bonté t'a fait rendre
Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.
Je sçai que devant Dole avec toi tes guerriers

Ont parmi les glaçons moiſſonné des lauriers;
Et qu'aujourd'hui le Rhin, écume encor de rage
De n'avoir pû former d'obſtacle à ton paſſage.
Je ſçay que ta Valeur a bordé de tes Lis
Et la Sambre, & la Meuſe, & l'Eſcaut, & la Lis;
Que ton Foudre eſt tombé ſur des Villes ingrates,
Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.
Mais ſans cette bonté qui regnoit dans ton cœur,
Et qui vainquoit LOUIS dez qu'il étoit vainqueur,
La fierté du Lion auſſi vaine que grande
Eût bien-tôt expiré ſur les remparts d'Oſtende;
L'orgueilleux Amſterdam, qu'eût foudroyé ton bras,
Fût bien-tôt devenu le tombeau des Eſtats;
Valencienne eût ſouffert tous les malheurs de Troye,
Elle étoit ta conquête, elle eut été ta proye.
Un Doge auroit en vain, aux yeux de tes Sujets,
Deſavoüé ſon peuple & mandié la paix:
Ta juſtice à ſon crime eût égalé ſa peine,
Et ta toute-puiſſance eût anéanti Gène.
Oui, ſi tu n'étois bon, l'on eût vû ta Valeur
Voler juſqu'au Danube & le glacer de peur,
Ebranler plus d'un Thrône au ſeul bruit de tes armes,
Et faire un nouveau Fleuve & de ſang & de larmes.

Vous donc, Heros cruels, qui même vous vantez
De verser tout le sang de ceux que vous domptez;
Princes, dont la fureur a fatigué les Parques,
Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.
Vous ne pourrez l'atteindre, encor moins le passer;
Mais le suivre de loin c'est beaucoup s'avancer.

Et vous, Rois bienfaisans, bons Princes, mais timides,
Vous, qui dans vos conseils n'osez marcher sans guides,
Songez que mon Heros est lui seul son Conseil;
Il brille par lui-même autant que le soleil.
Il sçait même éblouir quiconque le regarde.
L'aigle ne peut soutenir les rayons qu'il lui darde.
Lui seul, quand il lui plaît, sème dans les airs
Lequel former le foudre ou porter l'Univers.
Lui seul, pour dissiper les plus épais nuages,
Il est le maître même du calme et de l'orage.

Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité
Grand Roi, que quelques vers sur ta seule bonté.
C'est d'elle que tu sais ce que sçavoit Auguste,
Que souvent la vengeance est basse & même injuste,
Qu'un Roi est plus qu'un Roi, lorsqu'il est en courroux,
Et que le plus beau Regne est celui de tous les doux.
Aussi de ta clémence est-il le plus fort de ta haine.

Tu reprens ſans aigreur, tu punis avec peine ;
Nous ne te voyons point ferme avec dureté,
Prompt par impatience, & fier par vanité.
Ton air eſt obligeant, même quand tu refuſes.
Tu n'accuſes jamais qu'auſſi-tôt tu n'excuſes.
Quiconque enfin te voit, paſſe cent fois le jour
De l'amour au reſpect, du reſpect à l'amour.
Et quand on te verroit ſans Sceptre & ſans Couronne,
On trouveroit toûjours un Roi dans ta perſonne.

EPÎTRE AU ROY,

APRÈS LA DESTRUCTION DE L'HERESIE.

Elle fut préſentée à SA MAJESTE en l'Année 1686.

ROY, qui fais tout ceder au plaiſir d'être juſte;
Qui paſſois dez vingt-ans l'âge avancé d'Auguſte,
Il eſt vrai que l'Europe adore ta grandeur,
Que ton génie eſt vaſte & digne de ton cœur;
Qu'il n'eſt point de Heros qui ne fût témeraire,
S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vû faire;
Et que, même entre nous, nous parlons mieux de toi
Qu'aucun Auteur vénal ne parle de ſon Roi.

Mais que regardons-nous avec plus de surprise ?
Les Lauriers qu'aujourd'hui tu cueilles pour l'Eglise.
Devons nous cependant nous étonner, GRAND ROY,
De ce que l'Hérétique abjure enfin sa foi ?
Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zele
Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.
Il voit que tu punis le *a* courageux Brutal,
Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un Rival.
Il voit que ton pouvoir est devenu suprême.
Jusqu'à fermer la bouche au Démon du Blasphême.
Il voit que dans ton Camp, *b* où tout est plein d'ardeur,
La licence jamais n'allarme la pudeur.
Il voit que tes Edits font distinguer deux Romes,
L'une, où Dieu regle tout, l'autre, où regnét des hommes.
Il voit que par tes soins le Cloître *c* dans ses mœurs
Semble ressuscite ses plus saints Fondateurs ;
Et qu'enfin c'est par toi que tout Prélat en France
Peut sans honte aux Curés prêcher *d* la Résidence.
L'Eglise a même encór d'autres traits de beauté,
Dont le cœur Huguenot n'est pas moins enchanté.
Des Ecôles de guerre *e* instruisent la Jeunesse

a Les Duels.
b Camp de Maintenon.
c Réforme de plusieurs Ordres Monastiques.
d Résidence des Evêques rétablie par le Roy.
e Les Cadets.

A joindre à la vertu la ſcience & l'adreſſe.
Un Cloître *a* militaire enferme les Guerriers
Qui ne te peuvent plus amaſſer de Lauriers ;
Et Saint-Cir enrichi de tes mains liberales
Preſente à la Pudeur un Temple & des Veſtales.
Comment donc l'Heretique eſtant ainſi charmé,
Ne ſe plairoit-il pas à ſe voir deſarmé ?
Comment, s'eſtant ſenti tant de fois l'ame epriſe
Des beautés dont tes ſoins ont rajeuni l'Egliſe,
Ne ſoumettroit-il pas ſon orgueil à la Foy ;
Luy, qui de cet orgueil faiſoit toute ſa Loy ?
Ouy, ce fier Huguenot devient humble & fidele.
Cet enfant degouté revient à la mammelle ;
Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé,
Voit que par ſa reforme il s'eſtoit dereglé.
Sa raiſon n'oſe plus s'ériger en Concile,
Il n'empoiſonne plus la Loy de l'Evangile.
Enfin cet Inſenſé devient ſage ſous toy,
Et ſouffre ſur ſes yeux le bandeau de la Foy.
Ainſi par mille ſoins, ainſi par mille charmes,
Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les armes.
Après un tel ſuccès, que peux-tu deſirer ?

B

a Les Invalides.

Eſt-il rien où ton cœur doive encor aſpirer ?
Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes
Ne te coûtoient ſouvent que des aſſauts faciles :
Chaque Palme tomboit dès que tu la touchois,
Et tu n'en voulois plus ſi tu ne l'arrachois :
Le Ciel t'en a montré, dont tu n'as pû te plaindre,
Puiſqu'on deſeſperoit de t'y voir même atteindre.
Il t'a fait attaquer des Eſprits qu'autrefois
On voioit devenir les Tirans de nos Rois.
Il t'a fait aſſieger des cœurs inacceſſibles,
Où ton zele a vaincu tant d'erreurs invincibles,
La Grace enfin, GRAND ROY, t'a fait executer
Tout ce qu'à peine un ſiecle auroit pû projetter.

SATIRE PREMIERE.

On ne ſçait pas préciſement quelle année elle fut faite.

QUi doute qu'aujourd'huy l'on n'ait mille raiſons
D'appeller l'Univers des Petites-Maiſons ?
L'Hôpital de nos fous eſt l'Image du monde.
Que dans cet Hôpital j'aille faire la ronde ;
L'un me dit : *Je ſuis Dieu* ; l'autre, avec un ſoûris,
Me dit : *Et je ſuis moy Monſeigneur de Paris* ;
Je ſuis docte, éloquent, j'ay les belles maniéres.
Qu'au ſortir de ſon trou j'aille à d'autres tanieres.
Autre fou qui paroît, me dit : *Je ſuis Louvois,*
Le digne ſerviteur du plus ſage des Rois,
Je ſuis fidele, actif, diſcret, infatigable.
Ainſi là, bien des fous pleins d'une erreur ſemblable,
Penſent qu'en certain point rien n'eſt au-deſſus d'eux.
Qu'on voit dans l'Univers de ces foux orgueilleux !

On y devient ſi vain, que, ce qu'on veut paroître,
A force d'y penſer, on s'imagine l'être. [beaux,
Moy, qui voudrois qu'on crût que tous mes vers ſont
Selon moy ſeul, qui ſuis-je ? un ſecond Deſpreaux.
Chapelain, ce Rimeur fade autant que ſterile,
Rêva juſqu'à la mort qu'il eſtoit un Virgile.
Quand Brebeuf eut produit ſon ſublime Gaſcon,
Il croioit avoir bû toute l'eau d'Helicon.
Pour ce jeune Marquis, dont l'eſprit inſipide
Ne peut trouver un rang qu'audeſſus du ſtupide,
Tant de vapeurs d'orgueil le font extaſier,
Qu'il nous dira bientôt : *moy, je ſuis Montauſier.*
Hé bien, pauvre mortel, qui te croiois ſi ſage,
Tu le vois, la ſageſſe eſt ſi peu ton partage,
Que le plus fou ſouvent eſt ton original.
Mais on parle d'un fou qui, ſe croiant cheval,
Vint crier un matin : *Du foin ; & qu'on m'étrille.*
Cette nuit j'ay ceſſé d'être un chef de famille ;
Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courrier.
Ma femme, tu n'as plus qu'à te remarier.
Qui pourroit l'égaler dans ſa folie extrême ?
Qui ? Nous tous quelquefois, nous le ſurpaſſons même.
Je voy dans ſa folie un trait de jugement,

Il ſe croit une brute, il vit brutalement ; [mes,
Mais nous, c'eſt encor pis : orgueilleux que nous ſom-
Nous ne raiſonnons point ; & nous nous croions hommes.

Toy donc qui, dans tes mœurs indignes de ton rang,
Examines ſi peu ton devoir & ton ſang ;
Vicomte, à qui l'orgueil, le luxe, & la molleſſe,
Ont paru juſqu'icy trois titres de nobleſſe ;
Juge, qui ſur tes yeux n'as pû, même un ſeul jour,
Souffrir d'autre bandeau que celuy de l'amour ;
Moine, qui dans l'ardeur d'allier des familles,
Vas pour les ſoupirans à la queſte des filles,
Et qui ſçais l'opera pour l'apprendre aux parloirs ;
Chanoine efféminé, qui ſoûris aux miroirs ;
Toy qui, bien que pourvû de groſſes Abbaïes,
Ne nous paroîs Abbé que dans tes armoiries ;
Toy qui dans tes Sermons pleins de faux ornemens,
Fais dire au Saint Eſprit des phraſes de Romans ;
Curé, dont tout le zele eſt une humeur bourruë ;
Abbeſſe, que Satan fait loger ſur la ruë ;
Prelat, bien moins Prelat que bourgeois de Paris ;
Directeur, ſi jaloux, même des vieux maris ;
Enfin toy qui demens tout ce que tu crois être,

Veux-tu connoître un fou ? Tu n'as qu'à te connoître.
Mais je vous entens tous me baptiser fort mal,
Me traiter d'impudent, m'appeller Juvenal.
En quoy l'ai-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes
Decouvert comme luy la nudité des crimes ;
Et si ses moindres mots pinçoient pour éveiller,
Les plus hardis des miens n'ont fait que chatouiller.
Ah ! S'il venoit ici vous prêcher, fous insignes,
Mortels, qui du nom d'homme estes si fort indignes ;
Ouy, si vous pouviez voir ce Censeur bilieux
Sur vos égaremens jetter un peu les yeux,
Vous le verriez outré, comme Feuillet en chaire,
Vous livrer au Démon avec toute la Terre,
N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu,
Et faire toûjours trop ce que je fais trop peu.
Moy, je ne raille icy qu'un seul de tous les Moines,
Mais il les peindroit tous comme de faux Antoines.
Ces Moines, diroit-il, *ont d'étranges defauts.*
Ceux qui ne sont qu'oiifs sont les bons de Clervaux.
Dez qu'un Celestin tousse il luy faut de la viande.
La jambe du Feuillant sent la paste d'amande.
Le Capucin voiage un mois pour un sermon.
Le Fontevraut s'occupe à tripler son menton.

Le Carme eſt devenu marchand de Scapulaire.
Parmi les Jacobins point de foy qu'au Roſaire.
La guerre au Recollet donne un air cavalier.
Le Cordelier enfin eſt toûjours Cordelier.

Juvenal prêche icy, je ne ſuis qu'un copiſte ;
Car voit-on que jamais j'aille, à la Calviniſte,
Traiter de faux Reclus tous ces hommes divins,
Et décanoniſer tant de milliers de Saints ?
Un Prelat de Bellay fut dans cette manie ;
Mais m'ât-il en mourant reſigné ſon genie ?
Quoy ! dez qu'un ſeul Chartreux s'érige en gazetier,
Tout ſon ordre celeſte eſt du même métier ?
Et je déclarerois tout un Couvent fauſſaire,
Pour des titres qu'un Moine auroit ſceu contrefaire ?
Un d'entre eux a changé ſa Bible en Alcoran,
Donc, tout Coqueluchon eſt devenu Turban ?
Toutefois à la Cour, où le ſeul froc fait rire,
Tout Moine paroiſt fou, quoi que j'en puiſſe dire.
Mais ſçais-tu, Courtiſan, que ces prétendus fous,
Tandis que tu ris d'eux, tu les fais pleurer tous ?
Tous ? Ouy tous ; car l'abîme où tu te precipites,
Ne les rend-il pas tous de pieux Heraclites ?
Hé ! Qu'eſt-ce que ta Cour ? C'eſt un peuple en fureur,

Qui de traits mediſans s'entreperce le cœur. [donne.
Là, l'honneſte homme eſt ſeul, quand le ſort l'aban-
L'honneur n'y conclut rien, quand l'intereſt raiſonne.
On oblige à la Cour pour mieux deſobliger.
On ne pardonne là que pour mieux ſe vanger.
O Cour, maligne Cour! quelle eſt donc ta folie?
Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie.
Autres foux dangereux: ce ſont nos Magiſtrats,
Fourbes, vindicatifs, avares, ſcelerats.
Rimeur, me dit l'un d'eux, *oſes-tu bien écrire*
Ce que LA BRIFE même à peine oſe nous dire.
Encor, ne ſe ſert-il que de ce ſtile heureux,
Qui, ſans nous irriter, rend nos defauts affreux.
Oui, ma verve', il eſt vray, ſe tournoit en furie.
Muſe, ne prenons plus qu'un ton de raillerie.
D'accord. Mais qui railler? Tant de gros Partiſans.
Hé bien! nommons les donc fous ſimples, bonnes gens.
Bonnes gens. Et pourquoy? *C'eſt que ce qu'ils vont*
prendre,
Ce n'eſt qu'en bons larrons, ils ſont leurs de le rendre.
Ne nous fâchons donc plus des airs d'Ambaſſadeur
Qu'ont de gros Financiers nommez jadis La Fleur.
Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence
Rejoindront

Rejoindront l'Ocean des threſors de la France.
Mais puiſque nous voilà ſur les fous innocens,
En voicy deux ou trois des plus divertiſſans.
Quand un Rimeur groſſier, recite avec emphaſe,
Ce qui ſur le Parnaſſe endort juſqu'à Pegaſe :
Quand un homme alité fait cas d'un Medecin
Qui ſçait tout, excepté l'art de le rendre ſain :
Quand un fils de maçon prend des armes ſi belles,
Qu'un Peintre y va la nuit ajoûter deux truelles :
Quand mille fols pareils font rire l'Univers,
Ne bâtiſſent-ils pas leur loge dans mes vers ?
Mais ne dois-je pas là, m'en faire une à moi-même,
Qui crois pouvoir guerir avec mon ſeul poëme
Des fous que je verray le lire avec horreur,
Et changer contre moy, leur folie en fureur ? [ne,
Qu'ils ſongent toutefois qu'en ne nommant perſon-
J'addreſſe au ſeul Public les avis que je donne,
Et que, ſi je m'échape à nommer deux rimeurs,
C'eſt qu'ils ſont morts. De plus, ce n'eſt point pour les mœurs.
Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne,
Malgré moi, dans mes vers s'eſt crû nommé Perſagne,
Moi qui ſuis ſcrupuleux, je crains plus que l'enfer

D'uſer dans mes écrits, même de noms en l'air.
Tel qui rime à ces noms croit toûjours qu'on le pique.
Le peuple auſſi le croit. Un Autheur ſatyrique
Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté,
Luy donnant certain nom qu'il avoit inventé :
Ce nom imaginaire eſt l'Abbé d'Ignarolle.
Chacun dit auſſitôt, *Hé c'eſt l'Abbé Barolle.*
Barolle en fit du bruit, s'en plaignit tout de bon,
Et fit tant qu'Ignarolle eſt devenu ſon nom.
Peut-être que ceci paſſe encor pour ſatire :
Parlons donc d'un Mortel dont on ne peut médire,
C'en eſt fait. Tous mes fous ſe ſont évanouïs.
Et mon plaiſir unique eſt d'admirer LOUIS.
Ah ! quel bonheur, GRAND ROY, je trouve en
toi ſans peine,
Ce que j'ay tant cherché dans la nature humaine,
Et ce que dans ton ame a puiſé ton DAUPHIN ;
Grandeur, bonté, ſageſſe, honneur, un homme enfin.

SATIRE
DEUXIE'ME.

On ne ſçait pas préciſement quelle année elle fut faite.

CHrysostome François, Cenſeur Evangelique,
Auſſi profond Docteur qu'Orateur pathétique,
Bourdaloüe, il eſt vrai, qu'on voit dans tes Diſcours,
Des beautez que l'art même ignorera toûjours;
Il eſt vrai, que toi ſeul tu ſais te faire un ſtile,
Que l'on trouve à la Cour auſſi bien qu'à la Ville.
Mais tu n'és pas moins grand, lors que quelque pecheur,
Te découvre en ſecret la lépre de ſon cœur.
C'eſt là que faiſant taire l'art & la nature,
Ta bouche fait parler la grace toute pure;
Et que ta charité, pieux Samaritain,
Verſe ſans interét de l'huile avec du vin.
Ah! que de Directeurs ſavent peu ces pratiques!

Que l'Egliſe eſt fertile en devots Empyriques !
Que de ſaints Charlatans, au lieu de nous guerir,
Prennent de nôtre argent pour nous faire mourir.
Pénitens endurcis, que rien ne vous afflige ;
L'or ſaura diriger celui qui vous dirige.
Dés qu'on fait briller l'or, le Prêtre eſt careſſant,
Et le plus criminel lui paroit innocent.
Si vous voulez fléchir ce Juge de vos vices,
Comme aux Juges du ſiécle il lui faut des épices.
Lors que le Confeſſeur reçoit de certains droits,
Tout pardon eſt ſcellé du grand ſceau de la croix.
On gagne un Directeur comme on gagne une Belle :
Sans la bourſe il eſt dur, autant qu'elle eſt cruelle.
En un mot, le bon Pere eſt doux comme un agneau,
Lors que ſon Tribunal vaut autant qu'un Bureau.
Criminelle douceur ! charité mercenaire !
Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere ?
Tout Prêtre, dit Saint Paul, doit vivre de l'Autel.
Oüi, vivre, c'eſt bien dit, c'eſt le droit naturel :
Mais vivre, eſt-ce voler tant de riches bigottes ?
Et plus que l'heritier heriter des plus ſottes ?
Eſt-ce monopoler ſur tous les cas verreux,
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux ?

Eſt-ce adoucir ſa voix au ſon des groſſes piéces ?
Eſt-ce de legs pieux dotter toutes ſes niéces ?
Eſt-ce garder pour ſoi l'argent des Hôpitaux ?
Eſt-ce enfin retenir ou nier les dépôts ?
Non, non, ce n'eſt pas là ce qu'on appelle vivre :
C'eſt ſurpaſſer Tartuffe, ou du moins c'eſt le ſuivre ;
C'eſt des Bourgeois d'Alger imiter le trafic :
C'eſt aux pieds des Autels voler le bien public.
En un mot, c'eſt piller avec plus d'inſolence,
Que le plus ſcelerat qui court à la potence.

TAYLOR OXFORD

Tout doux, me dira-t-on, vos vers ſont trop mordans.
Hé bien ! les Directeurs ſont tous d'honnêtes gens ;
Ils ſont tous Archi-ſaints : j'en connois un entr'autres,
Mais un qui vaut lui ſeul, plus que les douze Apôtres ;
C'eſt un vieillard acté juſqu'à ſe trouver mal,
S'il ne tient une Dame au Confeſſionnal.
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Egliſe,
Et dés qu'il en verra quelqu'une aſſez bien miſe,
Il s'approchera d'elle, & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confeſſera.
Qu'on eſt édifié lors qu'on voit une Belle,
Aſſiſe près d'un Moine au fond d'une Chappelle !
Bon Dieu ! qu'il ſe fait là d'ouvertures de cœur !

Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur ?
Oh non ! leur chair eſt morte, & Sathan eſt trop bête,
Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête-à-tête.
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,
Leur chair ſe reſſuſcite, & Sathan n'eſt pas ſot.
Quand certain Directeur parle à ſa Sunamite,
Je voudrois bien ſavoir pourquoi ſon cœur palpite ;
Palpiter eſt-ce un mal ? il vient de charité.
Oüi, mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité ?
Non : car en ce tems-là la charité groſſiere
N'aimoit pas le prochain de la belle maniere.
Je n'aurai jamais fait s'il faut ſpécifier,
Tous les ſaints Confeſſeurs de mon Calendrier :
Il en eſt de tout âge, il en eſt de tout ordre,
Sur qui cent Deſpreaux ne pourroient jamais mordre.
L'un recherche ſi peu la gloire & l'interêt,
Qu'une jeune Griſette eſt tout ce qui lui plait.
La charité de l'autre eſt pour les Demoiſelles,
Dont il prend tant de ſoin qu'il eſt toûjours chez elles.
L'autre, les jours de jeûne invente avec eſprit,
L'art de manger le ſoir un peu de poiſſon frit ;
L'autre enfin, pour ſonder le cœur de ſes dévotes,
Vient à l'Opera même examiner leurs fautes ;

Et derriere un treillis, pour n'être point connu,
Le Vieillard ſcrupuleux voit tout & n'eſt point vû.
Parmi les Directeurs certains jeunes novices,
N'aiment point le détail de la plûpart des vices.
Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chaſteté,
Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté,
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adreſſes.
Ils lui font tout conter, ſoûpirs, baiſers, careſſes,
Poſtures, pâmoiſons, & tout ce qui s'enſuit.
La Dame après cela le fait rêver la nuit.
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,
Faites-vous confeſſer par ces Vieillards honnêtes,
Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,
A chaque gros peché vous diſent toûjours, bon.
Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon Prêtre,
Dont le viſage doux l'avoit rendu le maitre
De cent cœurs feminins, qui l'aimoient plus que Dieu;
L'on m'a donc dit, qu'un jour ſortant de certain lieu,
Ce lieu, c'eſt le logis d'une jeune dévote,
Il huma du ſerain, mais ce fut par ſa faute;
Car que n'abregeoit-il tous ces pieux diſcours,
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours?
Le voilà donc fort mal; ce gros rhume l'aſſomme,

Tout le quartier le ſait ; chacun dit, le pauvre homme!
Et trente poſtillons, le lendemain matin,
Arrivent dans ſa chambre, une écuelle à la main.
Ce ſont trente Laquais d'autant de Penitentes,
Portans tous des boüillons de viandes ſucculentes.
Mais lequel prendra-t-il de ces trente boüillons,
Tous également grands, tous également bons ?
D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf jalouſes:
Car toutes pour lui ſeul ont un vrai cœur d'épouſes.
Sa ſervante, qui voit que le peril eſt grand,
Prend pleine une cuillier de chaque reſtaurant ;
Et ſans tant de façon, ſans tant de ſimagrées,
Fait un maître boüillon de trente cuillerées.
Le Saint, rempli de joye & d'admiration,
Donne à ce conſumé ſa benediction ;
Et par un doux tranſport de charité divine,
Que je t'aime, dit-il, ma pauvre Catherine,
Le boüillon pris enſuite, il prononce ces mots :
Ah ! boüillon des boüillons, remede à tous mes maux.
Les Dames cependant, dont l'ame eſt chagrinée,
De ces trente boüillons reçûs la matinée,
Viennent ſavoir quel eſt le boüillon favori ;
Mais cet homme de Dieu, qui n'a jamais menti,

Les

Les prend l'une après l'autre, & leur dit à l'oreille ;
Que vôtre confumé, ma fille, a fait merveille !
Mais ne raillai-je point par un eſprit d'aigreur ?
Non, c'eſt par charité que je fais le railleur ;
Car tous ces mots plaiſans, qui font valoir mes rimes,
Sont des voiles Chrêtiens qui couvrent bien des crimes.
Oüi, ſi comme un Agnès, je parlois ſimplement,
Et ſi je ne couvrois le vice d'enjoüement,
La nudité ſans doute offenſeroit la veuë.
La vertu ſeule a droit de plaire toute nuë.
Dirai-je ingenûment : Un tel Prêtre fait mal,
De ne ſe point ſervir de Confeſſionnal.
Nez à nez, joüe à joüe, il confeſſe les Dames,
Il tient toûjours long-tems toutes les belles femmes.
Il veut toûjours ſavoir comme font les Maris,
Il eſt tellement fou de ſa dévote Iris,
Qu'il eſt même jaloux de quiconque la loüe.
Quand il part pour les champs, il lui dit à la joüe ;
Adieu, ma chere fille, adieu, mon tendre cœur ;
Aimez bien vôtre Pere, aimez bien le Seigneur.
Soyez toute à tous deux : plus d'amans en campagne,
Sur tout ne ſouffrez point l'Abbé de la Perſagne.
Il fait le ſcrupuleux, il ne l'eſt point du tout,

Il pouſſeroit bien-tôt une Lucrèce à bout.
D'ailleurs pour un galant ſon bien eſt aſſez mince ;
Il eſt gueux à Paris autant qu'à la Province.
Il n'a jamais chez lui fait que des déjeunez.
Et dequoi vit-il donc ? il vit ou des dînez,
Qu'il va toûjours quêter de famille en famille,
Ou des colations qu'il attrape à la grille :
Car il va ſouvent là s'offrir pour des ſermons,
Qu'on dit être farcis de cent termes gaſcons.
Ceci, ma chere fille, eſt dit ſans médiſance,
Ce n'eſt que pour le bien de vôtre conſcience.
Hé bien ! ſi vous voulez de la ſimplicité,
En voilà ; mais pourrois-je avoir la cruauté,
De faire ici paſſer chaque ſot en revuë,
Pour les percer des traits d'une langue ingénuë ?
Non, ce ſeroit médire, au lieu de cenſurer.
Je dois mordre, il eſt vrai, mais non pas déchirer.
Ne découvrons donc point toutes les amourettes
De ceux qui vont tenter juſqu'à deux ſœurs Colettes ;
Et qui láchant la bride à d'infames deſirs,
Dans un long ſacrilége épuiſent leurs plaiſirs.
Laiſſons là ce cher Pere & cette chere fille,
Que l'autre jour Deſgrais logea dans la Baſtille ;

Et qui nians toûjours leurs crimes découverts,
N'ont fait depuis qu'un ſaut de la Grève aux enfers.
Que celui qui mena ſa Penitente à Londre,
Afin qu'en ſeureté la Poulette y pût pondre:
Que ces deux, qu'une Vieille a vû dans un endroit,
Régler à coups de poings qui la dirigeroit:
Que celui qui jamais ne prit aucun clyſtere,
Que lors que ſa Dévote a fait l'Apoticaire;
Que celui qui trouvant Philis malade au lit,
Tâte par tout pour voir ſi ſon accez finit:
Que ce Prêtre zelé, qui, pour les moindres fautes,
La diſcipline en main, fuſtigeoit ſes dévotes;
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui-même leur mettoit des ceintures de fer:
Que mille autres encor, dont nous n'oſons rien dire,
Ne ſoient jamais pour nous des ſujets de Satire.
Car ſi nous prétendons que leurs cœurs ſoient touchez,
Laiſſons-là les pecheurs, & n'allons qu'aux pechez;
Et ſur ces pechez même uſons de retenuë,
Ne montrons que le buſte, & cachons la ſtatuë,
Ou pour avoir un ſtile encore plus Chrêtien,
Ne faiſons voir le mal qu'en faiſant voir le bien.
On peut par la bonté diſtinguer la malice,

Et la vertu ſuffit pour détourner le vice.
Paroiſſez donc ici vertueux Directeurs,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs :
Je n'ai que trop long-tems infecté ma Satire,
De l'air contagieux que le crime reſpire.
Pardon, Cenſeur chrêtien, pardon, pieux Lecteur,
Si quelqu'un de mes vers t'a fait bondir le cœur ;
J'ay crû ne rien cacher de tout ce qui t'effraye,
Pour guerir les bleſſez, il faut ſonder la playe ;
Mais vous, fiers Libertins, Goguenards impudens,
Vous auſſi, faux Zélez, Calviniſtes mordans,
N'allés pas vous ſervir des traits de ma colere,
Contre les Directeurs que l'Egliſe révere.
Nous blâmons comme vous les cœurs Phariſiens,
Comme nous donc auſſi, loüés les cœurs Chrêtiens ;
Le bien doit toûjours plaire. Entre tous les Apôtres,
Vous en déteſtés un, déteſtés vous les autres ?
Eh quoi ? ſi dans la fange un Impie eſt tombé,
Un Saint au même endroit doit-il être embourbé ?
Non, loüés donc tous ceux qui, comme Bourdaloüe,
Debourbent les pécheurs, ſans entrer dans la boüe,
Et qui par l'onction d'un air mortifié,
Embaument les Chrêtiens qu'ils ont purifié ;

Ils ne conſentent point à ces folles tendreſſes,
Qui les rendroient pécheurs auprès des péchereſſes.
Ils ont le cœur d'un pere, & non pas d'un amant,
Le Prêtre ſeul dans eux agit inceſſamment;
On les voit ſans ſcandale aimer des Madeleines,
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,
Sous l'habit du Paſteur ne point cacher de loups,
Sans baſſeſſe d'eſprit ſe faire tout à tous,
Inſtruire également la Soubrette & la Dame,
S'intereſſer pour l'homme autant que pour la femme,
Courir tout l'Univers pour ſauver les pécheurs,
Et devenir enfin de ſeconds Redempteurs.
Vous ne verrés jamais de ſaints Juges ſe plaire,
A trop interroger une femme adultere;
Quand elle aura promis de ne pécher jamais,
Ils ne ſongeront plus qu'à l'envoyer en paix,
Vous ne les verrés point par politique humaine,
Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine;
Tout Medecin du Ciel ne doit s'inquieter
Que d'un Lazare mort qu'il faut reſſuſciter.
S'ils exhortent MARIE à devenir fervente,
La bien-ſéance veut que Marthe ſoit préſente.
Ils n'oſent d'un Hymen conduire le ſecret,

Ny même ſe trouver au feſtin qu'on y fait ;
Car ce n'eſt plus le tems d'y faire des miracles :
Enfin toutes leurs mœurs, comme de ſaints oracles,
T'aprennent, Directeur, que pour devenir grand,
Tu dois rendre comme eux l'Evangile vivant ;
Et que tu ſoutiens mal ta dignité ſuprême,
Si le Seigneur dans toy, n'eſt bien plus que toy-même.

SATIRE
TROISIE'ME.

CONTRE UNE MERE COQUETTE, qui donnoit mauvais exemple à ſa fille, qui n'avoit encore que ſix ans.

Elle fut faite en l'année 1687.

MERE, crains pour ta fille. Elle examine en toy
L'eſprit, l'air, tout enfin, juſqu'au *je ne ſçay quoy*.
Le pis pour cette enfant, dont tu fais les delices,
C'eſt qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.
Ne t'imagine plus que ſa ſimplicité
Puiſſe contre tes Mœurs la mettre en ſeureté.
Quoiqu'ailleurs quelquefois ſon enfance ſommeille,
Elle eſt auprès de toy tout œil & toute oreille.
Quand donc elle t'a vû t'occuper ſi long-temps
A planter ſur ta tête un jardin * de rubans :

* Les femmes mettoient ſur leur teſte une grande quantité de rubans, qu'elles appelloient le chou, la pallifade, &c.

Quand ſon œil curieux admire à ta toilette
L'Etalage galant d'un bufet de coquette :
Quand elle y voit ſur tout la drogue & le pinceau,
Qui ſervent les matins à te repeindre en beau :
Quand un mouchoir mal mis, mais non pas par mégarde,
Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde :
Quand dans ton cabinet elle te voit les ſoirs
Tenir avant le bal un conſeil de miroirs,
Changer en faux Printemps ta veritable Automne,
Et ne montrer en toy rien moins que ta perſonne :
Enfin quand elle a veu qu'on ne te fait la cour
Qu'après que tu t'es fait ton viſage de jour ;
Crois-tu qu'elle ait jamais cette ſainte ſageſſe
Que l'on puiſe à Saint-Cir dez la tendre jeuneſſe ?
Non : car tu dois un jour la voir avec effroy,
Courir dans ta carriere encor plus loin que toy,
Et ne ſe plus borner à la ſeule manie
De mettre comme toi des foux à l'agonie.
Mais l'Epoux qu'elle aura ſe mettroit en courroux.
Eſt-ce qu'une Coquette a peur de ſon Epoux ?
Dez qu'une femme adore un fou qui la rend folle,
Dez qu'elle eſt d'un galant l'Idolatre & l'Idole,

Auſſitôt

Auſſitôt ſon Epoux n'eſt veu qu'avec dédain.
Auſſi qu'eſt-il chez luy ? Rien. Un *George Dandin.*
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,
Madame le feroit ſon premier Domeſtique.
Ta fille aura, dis-tu, *quelqu'un de ces Maris*
Qui prônent qu'une femme en faiſant un ſoûris
Péche formellement contre le Décalogue.
Mere, qu'on le plaindra ton Gendre Pédagogue !
Qui, dez qu'il aura veu ſes plus grandes leçons
Près du premier blondin devenir des chanſons,
Ira dans le Palais, ſuivi de ſa famille,
Se confeſſer tout haut des pechez de ta fille,
Y joindre auſſi les tiens, & ceux du Suborneur,
Et ſouffrir mille affronts pour ſauver ſon honneur.
Ainſi ta fille alors condamnée en Juſtice,
Ira dans un Couvent perpetuer ſon vice,
Quand même elle devroit ſe blotir dans un tour
Pour paſſer du côté que ſera ſon amour.
Blame luy cette Iris qui, pour cacher ſon âge,
De faux jour en faux jour fait paſſer ſon viſage,
Et qui poudre ſi fort ſes cheveux blanchiſſans,
Qu'on croit qu'ils ſont tout noirs quand on les voit tout blancs.

Une vieille Coquette a beau ſe contre-faire :
Dans ſon œil qui s'enfonce on lit ſon Baptiſtere.
Par-là, tout ſon viſage eſt ſi deconcerté,
Qu'en dépit de luy-même il dit la verité.
Qu'il coûte à cinquante ans de ſoins pour être belle!
Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.
Sur tout, malheur au teint qui n'eſt beau que par art.
En effet parois-tu ſans un Maſque de fard ?
Je n'ay plus que pitié de ta couleur uſée ;
As-tu remis ton fard ? Tu me ſers de riſée.
Oui, tandis qu'un vieux fou qui ne t'a jamais plû,
Chez toi, faute de mieux, vient ſe prendre à ta glu,
Nous nous abandonnons au plaiſir de médire,
Lorſque nous avons veu ton plâtre nous ſoûrire.
Que ta fille jamais n'aille, dans un ſaint lieu,
Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour Dieu.
Dis luy que le Theâtre eſt le plus ſeur azyle
Où Satan vienne en paix prêcher ſon Evangile.
Là, pour vanter le crime il luy donne un beau nom;
L'Adultere eſt Vénus, & l'Inceſte eſt Junon.
Que ta fille au plûtôt ſçachant ces artifices,
N'aille donc voir jamais déïfier les vices.

Toutefois quand Eſther inſtruit ſes ſpectateurs
A fixer leurs plaiſirs dans les plus ſaintes mœurs,
Quand elle étale aux yeux ſes innocens ſpectacles,
Accours avec ta fille entendre ſes oracles.

SATIRE QUATRIE'ME.

A MONSIEUR BONTEMS Gouverneur de Verſailles.

Elle fut faite en l'année 1689. *l'Auteur étant Curé de Garnay.*

PRodige de la Cour, Ami tendre & ſincére,
Bontems, fais moy l'honneur de plaindre ma miſére.
La Maiſon que j'habite eſt un taudis plein d'eau,
Où l'air eſt empeſté comme dans un tombeau.
Tout eſt dans mon deſert ou marais, ou montagne.
Un ſeul chemin de fange eſt toute ma campagne.
Là, le temps eſt ſi long, & le broüillard ſi noir,
Que je prens tous les jours le midi pour le ſoir.
Bon Dieu quel Tivoli pour un enfant d'Horace!
Ne t'étonne donc pas ſi, ſur un tel Parnaſſe,
Chaque mot que j'écris n'eſt plus aſſaiſonné

Du sel qui manque aux vers de Baudinet l'aîné. *
J'imiterois ailleurs Despreaux & Moliere,
Mais je ne puis ici ressembler qu'à Banniere. *
Je ne suis pourtant pas tout-à-fait comme lui,
Dans lui, c'est la nature; & dans moi, c'est l'ennui.
Hé! qui ne s'ennuîroit d'une Salle aquatique,
Où vingt crapauds privez me donnent la musique?
Là, le jour les hiboux volent comme la nuit.
Près de-là, cinq moulins me font un si grand bruit,
Que je ne m'endors plus qu'en lisant Charlemagne,
Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne. *
D'autre part, mon Village est plein de gros Manans,
Picards en apparence, & dans le fond Normans.
L'un me vole un chapon, qui m'est si nécessaire,
Quand je veux que mon Juge entende mon affaire;
L'autre, en montrant mon seing contrefait par l'Huissier,
Quoique mon debiteur paroît mon creancier.
Excepté le Seigneur, que je trouve honnête homme,
Tout est fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à Rome.
Pour être gay, dis-tu, *voy souvent ce Seigneur.*

* Noms en l'air.

Qui ? Moi ? Le voir ſouvent ? Oh non : j'ay trop
d'honneur.
On publîroit bientôt que j'en veux à ſa femme,
Quoique mil-ſix-cens-vingt ait veu naître la Dame.
La médiſance icy nous rend ſi reguliers,
Qu'on y voit circonſpects juſqu'à des Cordeliers.
Je n'ay veu qu'un Baron, ſans Epouſe, ſans fille,
Et dont cinq grands garçons font toute la famille :
Mais comme il s'emportoit,& preſque à tout moment,
Nous nous ſommes brouillez,& tu vas voir comment.
Il me diſoit un jour : *Ma foi, je ſuis fort aiſe*
De vous voir ſi connu du Pere de la Chaiſe.
C'eſt un homme d'honneur, & qui ſert bien les gens.
Si vous lui preſentiez mes deux derniers enfans,
Il leur feroit pleuvoir les mitres ſur la tête.
Monſieur, lui répondis-je, il eſt affable, honnête,
Bienfaiſant ; mais jamais il n'offre ſa faveur
Qu'à ceux dont il approuve & l'eſprit & le cœur.
Point de fauſſe vertu, point d'eſprit de caballe,
Un ſaint zèle, & ſur tout une ſage morale,
Comme c'eſt-ce qu'il a, c'eſt-ce qu'il veut qu'on ait.
Ainſi vos deux Abbés, prêchant comme Feuillet,
N'auront pas grand accès chez le Réverend Pere.

Ils l'auront, me dit-il, *& le Comte ſon frere,*
Sans vous, quand je voudray, les luy préſentera.
Obliger, c'eſt pour vous un terrible Opera,
Pour luy, c'eſt ce qu'il aime; auſſi la renommée
En fait un Courtiſan dont la Cour eſt charmée.
Non non, faire plaiſir n'eſt pas vôtre talent.
Peſte ſoit des Curés qui portent l'habit blanc.

Après ces derniers mots, je ſors, ſans rien luy dire;
Bien reſolu d'abord d'en faire une Satire,
Mais j'ay juré depuis que je n'en ferois rien.
Ce ſeroit me vanger, il faut être Chrétien.
J'iray pourtant bientôt voir quelqu'autre perſonne,
Car j'aime à babiller preſque autant qu'une Nonne.
D'aller chez un Curé vuider plus d'un flacon,
Moi qui ne fus jamais qu'ivrogne d'Helicon,
Je ne puis. Ceſt tout un de hanter un Chanoine.
Que je m'expoſe enfin à l'entretien d'un Moine,
Je n'y verray qu'orgueil. S'il eſt de qualité,
Il ne m'étourdira que de ſa parenté.
S'il prêche, il ne faut pas que devant luy je louë
Fléchier, Boileau, Gaillard, La-Ruë, & Bourdaloüe.
Comment, en parlant d'eux, ne les point élever?
Ah! j'aime mieux cent fois être ſeul, & crever.

O Ciel ! que dans Paris une Cure eſt commode !
Le Curé ne va voir que des gens à ſa mode.
Sur tout, jamais chez luy de femme à vieux haillons.
C'eſt toûjours quelque Dame à Carroſſe, à Bouillons.
Il gagne au Mariage, au Service, au Baptême,
Sans qu'il y ſoit preſent, & ſans le ſçavoir même.
Les Prônes ſont gémants. Point. D'un ſeul lieu commun
Il fait pluſieurs diſcours qui n'en ſont pourtant qu'un.
Bien plus. Que des deniers deſtinez pour l'aumône
Il achette une Charge, il eſt exempt du Prône.
J'oubliois deux plaiſirs du Curé Bienheureux,
Il ſe traite en Evêque, & ſe chauſe en Chartreux.
Mais durant qu'il jouït de ſa béatitude,
Pour moi, je n'envierois que quelque ſolitude,
Qui me fît fabriquer des vers d'un bon alloy,
Et chanter dignement les vertus de mon Roy,
Dis luy donc quelquefois, mon illuſtre Mécéne,
Qu'ici pour le louër, je ſuis trop à la gêne.
Ah ! tandis qu'en Auguſte il domte l'Univers,
Que ne puis-je en Horace, atteindre à de beaux vers !

SATIRE CINQUIE'ME.

PRESENTE'E A SA MAJESTE' en l'Année 1694.

C'Est ainſi que Damon, tantôt bien, tantôt mal,
Un jour, en plein Verſaille, imitoit Juvenal.
Vertus, que l'âge d'or fit regner ſur la Terre,
LOUIS ſeul aujourd'huy ne vous fait point la guerre.
Non, Probité, Sageſſe, Equité, Bonne-foy,
Vous ne regnez en paix que dans le cœur du ROY.
Par ce début, j'attaque & la Cour & la Ville.
Mais n'importe : par-là, j'évapore ma bile.
J'étoufe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs,
C'eſt dire à des bigots, ne ſoyez plus trompeurs.
Ah ! que ſur tout la Cour me rend atrabilaire !
Choquons-la. Mon plaiſir eſt de luy bien déplaire.
Adieu Cour, où le cœur n'oſe dire un ſeul mot,
Où le ſeul fourbe eſt ſage, où l'honnête homme eſt ſot,

Où Montaufier n'eſt plus, où l'Evêque réſide,
Où, plût au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'Ovide!
Où, malgré le Monarque, on voit dans un ſaint lieu,
Dieu paroître une Fable, & le Monarque un Dieu.
Adieu Cour, où le luxe eſt une bienſéance,
Où Tartufe a trouvé la Corne-d'abondance,
Où, ne jamais flatter, c'eſt être criminel,
Où pour tout Evangile on a Machiavel.

C'eſt-là, qu'un créancier, le corps ſec, le teint jaune,
De tous ſes débiteurs n'a pas même une aumône.
Là, le moindre conſeil que donne l'interêt,
Malgré les Beauvilliers, * eſt toûjours un Arrêt.

Qualité des grands cœurs, agréable franchiſe,
Que l'on doit mépriſer la Cour qui te mépriſe!
Et qui croit qu'un Prélat s'eſt mis au rang des fous,
Pour m'avoir dit tout net : *j'ay parlé contre vous.*
Qu'il ait l'eſprit hautain, même avec ſes confreres;
Que des Dames chez luy deviennent Grands-Vicaires;
Que ſon air de ſoldat l'accompagne à l'Autel;
Et qu'il ſoit, ſans raiſon, mon ennemi mortel;
En dépit de la Cour je l'aime, & le révere,
Et je luy paſſe tout, parce qu'il eſt ſincere;

* M. le Duc de Beauvilliers, Chef du Conſeil.

Et qu'il vaut mieux que toy, Marquis, dont l'amitié
Plaint mon ſort; il eſt vray, mais le plaint ſans pitié.
Quand j'entens tes ſermens, la colere m'enflamme:
Ce ſont de faux témoins apoſtez par ton ame.
Ne viens plus nous prôner la tendreſſe, l'ardeur;
C'eſt, comme ſi M. * * * nous prêchoit la Pudeur.
Poſſede la vertu que tu veux qu'on eſtime:
Eſt-ce au Suiſſe à donner des leçons du Sublime?
Songe à bien imiter ce Courtiſan parfait,
Que tu n'as juſqu'icy que très-mal contrefait.
Voudroit-il, comme toy, mettre au haut de ſa Table
Un Maraut tout-puiſſant, un faquin formidable?
Va-t-il à la faveur par le chemin battu?
Non, c'eſt par un ſentier que luy fait la Vertu.
Ces graces, ces bienfaits, que toy, tu voudrois vendre,
Il ſe plaît à les faire à qui ne peut les rendre.
Si dans l'eſprit des Grands la cabale nous perd,
Alors, amis ou non, à coup ſeur il nous ſert.
Mais il prend plus de peine à cacher ſes ſervices,
Que n'en prend l'hypocrite à déguiſer ſes vices.
Comme tous ſes amis emportent tous ſes ſoins,
Il ne penſe jamais à ſes propres beſoins;
Il ſçait même empêcher qu'on ne les imagine.

Quand donc les connoit-on? Quand le Roy les devine.
Il n'a qu'un ſeul défaut dont il eſt fort blâmé,
C'eſt qu'il me haïroit, ſi je l'avois nommé.
Hé! quel moyen, dis-tu, qu'à la Cour on imite
L'homme ſans interêt, l'appuy du ſeul merite?
Comment agir ſans ceſſe, & n'agir point pour ſoy?
Mais c'eſt par-là, Marquis, que l'on reſſemble au Roy.
Que fait ce grand Heros? Eſt-ce pour ſa perſonne,
Qu'il court inceſſamment les hazards de Bellone?
Et que ſa prévoyance arme ſi ſagement,
Qu'elle ſemble n'agir que par enchantement?
Non, c'eſt ſi peu pour luy, que c'eſt contre luy-même.
Il jouïſſoit en paix de ſa Grandeur ſuprême.
Ses Rivaux effrayez de Siéges, de Combats,
N'oſoient plus murmurer, ou murmuroient tout bas.
Il ſembloit que l'éclat d'une ſi belle vie
Avoit enfin charmé juſqu'aux yeux de l'Envie;
Mais un peuple mutin déthrônoit un grand Roy,
Et déchiroit par tout le bandeau de la Foy.
L'Eſpagnol protégeoit l'Erreur Lutherienne,
Et le Démon de Londre étoit un Dieu dans Vienne.
Il falloit que LOUIS ſoufrît que ſa Valeur
Fût égale à ſon zele, & regnât dans ſon cœur.

Elle y regne. Et bien loin que la Ligue l'accable,
Il vole à des exploits inconnus à la fable.
Il ſemble que le Sort ſoit un de ſes ſujets,
Que du ſceau des deſtins il ſcelle ſes projets.
Le moindre de ſes coups eſt ſi ſûr, que l'Hiſtoire,
Dez qu'il marche au combat, peut marquer ſa Victoire.
Il ceſſe quelquefois de faire tout frémir,
Sur ſon Char de triomphe il ſemble s'endormir :
MaisLigue, ton projet n'en eſt pas moins ſterile.
LOUIS eſt Fabius, dez qu'il n'eſt pas Achille.
Ouy, ſuperbes vaincus, ſçachez que mon Heros
Triomphera de vous, même par ſon repos.
Ainſi, que ce Vainqueur ſe hâte, ou temporiſe,
Il fait tout, mais pour qui ? pour un Roy, pour l'Egliſe.
Conclu de là, Marquis, que n'agir que pour toy,
C'eſt ne pas reſſembler, c'eſt déplaire à ton Roy.
Pour charmer ce Heros, rens toy l'ame heroïque.
Ce chemin de ſon cœur eſt ſûr, mais c'eſt l'unique.
Chez d'autres Souverains ton ſort ſeroit plus doux :
Ils ſoufrent des défauts, parce qu'ils en ont tous.
L'un perd tous ſes Etats, & ſe croit un Achille.
L'autre, quoique à trente ans, eſt encore pupille.
La fraude plaît à l'un ; à l'autre, c'eſt le vin.

Faire un Motet, chez l'autre eſt un don tout divin.
Pour entrer dans leur cœur un Courtiſan novice
Peut découvrir la brèche ou d'un foible, ou d'un vice;
Mais pour plaire à ton Roy qui n'a point de défaut,
Le merite parfait eſt le ſeul qu'il te faut.

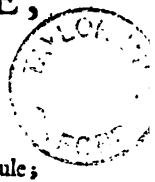
Cette Satire n'eſt pas icy toute entiere, il y a encore environ deux cens vers, dont on n'a pû avoir une Copie fidèle. On en trouve bien quelques fragmens, que l'on a dérobés à l'Autheur; mais comme ils n'ont aucune ſuite, on n'a pas jugé à propos de les donner au Public.

EPITRE

AU TRE'S-REVEREND PERE DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROY.

Preſentée en l'Année 1690.



LA CHAISE, lis mes vers, & les lis ſans ſcrupule ;
J'y vais peindre un Bigot, un Abbé ridicule.
Qu'il apprenne aujourd'huy que tu connois ſon cœur,
Et qu'il perdra ſon temps au métier d'impoſteur.
Ce Tartufe eſt chez toi plus humble & plus honnête,
Qu'un jeune Mendiant ſes premiers jours de quête,
Lui qui ne dit que *vous* à La-Ruë, à Gaillard,
Dit, *Vôtre Réverence*, à ton frere Maillard. *
Comme il affecte en tout ce grand air de ſageſſe,

* Fameux Frere Jeſuite, qui eſt auprès du très Reverend Pere DE LA CHAISE, & qui eſt tout le premier à rire de ceux qui le traitent de *Vôtre Reverence*.

Que n'ont certains Abbés qu'à leur premiere Meſſe,
Il paroît ſi devot, que, même d'aſſez près,
Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Deſmarets. *
Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trape.
Il n'eſt point de Joly ¶ que ce M. * * * n'attrape.
Tu ſçais bien cependant qu'il eſt plein de fierté,
Jaloux, vindicatif, malin, traître, entêté.
Point d'Evêché, dit-il; & lorſque ſa Ducheſſe
Preſſe une Maréchalle, & prie une Princeſſe
D'en demander pour luy de beaux, près de Paris,
Il paroît pour la Croſſe avoir un ſaint mépris.
Mais il jure en ſecret à de jeunes ſuivantes,
Qu'elles diſpoſeront des dignitez vacantes.
Sçais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas,
C'eſt qu'il trouve à redire à d'excellens Prélats.
Monſieur de Meaux, dit-il, *devroit ne plus écrire.*
Peut-il voir ſans orgueil la gloire qu'il s'attire?
N'eſt-ce point vanité que d'employer du temps
A ſe faire admirer, même des Proteſtans?
Pour Monſieur de Châlons, on ne peut qu'en n'eſtime
La force & la douceur du zèle qui l'anime:

---

* Abbé illuſtre & fort pieux, nommé à l'Evêché de Chartres.
¶ Monſieur Joli, General de la Miſſion & vray Devot, a été trompé par M.* * * faux Devot.

Mais peut-on devant Dieu l'exempter de péché
Tandis qu'il logera ſa mere à l'Evêché ?
Rien n'égale, il eſt vray, les vertus de la Dame,
Mais il eſt ſcandaleux de loger une femme.
Beaux ſujets de médire, & d'être ſcrupuleux !
On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux,
Qui prêchant l'an paſſé dans un Bourg près de Viennes,
Traita ſes Auditeurs de *Canailles Chrêtiennes.*
Hé bien, mon faux devot ſeroit encor plus vain,
S'il pouvoit une fois ſe voir la croſſe en main.
Car cet eſprit altier étant devenu Maître,
Croiroit s'encanailler s'il ſalüoit un Prêtre :
Il ne pourroit ſouffrir qu'avec un air grondeur
Un ſeul *Vous* échapé pour un *Vôtre Grandeur.*
Il eſt des mandemens qui ne lui plairoient gueres,
Il faudroit y traiter ſes Chanoines de *Freres.*
Son fier entêtement ſoûtiendroit mille erreurs,
Sous prétexte ſur tout de réformer les mœurs.
Bientôt, pour un Chapeau, ce prétendu ſaint homme
Vendroit ſa complaiſance aux Puiſſances de Rome.
Il croiroit quelquefois mériter ton emploi.
Il eſpereroit même être un jour plus que toi,
Faire le Richelieu, voir tout ſous ſa Puiſſance;

Mais regner ſous un Roy n'eſt plus la mode en France.
Enfin il deviendroit ſi fier & ſi hautain,
Qu'un Gaſcon près de lui ne paroîtroit pas vain.
Tu vois là quelques traits de l'Homme incomparable,
Que le ſexe devot juge canoniſable.
Mais ſi cet homme eſt ſaint, il faut donc que Banier*
Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.
Il faut donc que Brigot, * malgré ſa renommée,
Obtienne dans Aleth une fête chommée.
Guerre, Guerre éternelle à ces hommes de bien
Qui, pour toute vertu, n'ont qu'un air de Chrétien.
Que ces grands Impoſteurs, prônez par tant de ſottes,
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes.
Que ces Phariſiens ſoient autant diffamez
Que Gévres & Bignon ſe verront eſtimez.
Que mon Tartufe enfin ſe conſume en faux zèle,
Sans jamais rencontrer d'Orgon†, ni de Pernelle. †
Bien plus: que ce *Pauvre-homme*, à la mort des Prélats
Languiſſe pour leur Croſſe, & ne l'obtienne pas.
En effet, l'Impoſteur mérite le ſuplice
D'agoniſer toûjours pour quelque Bénéfice.
Car de tous les chagrins c'eſt le plus accablant.

*Noms en l'air. †Deux Perſonnages de la Comedie du Tartufe.

On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.
De quelle crainte, ô Ciel, n'eſt-on point ſuſceptible !
Georget * même, Georget paroît alors terrible.
Hélas ! on craint ſi fort, qu'on perd le jugement
Juſqu'à ne plus ſonger à ton abord charmant.
Rien ne touche le cœur. On ne penſe, on n'aſpire
Qu'à ce bienheureux *ouy*, que tu ne dois pas dire.
Au ſortir de ta Salle, on raiſonne à loiſir
Cent fois avec chagrin, pour une avec plaiſir.
Et (qui pis eſt) ſouvent, dans ce genre d'affaire,
Plus le bon ſens revient, & plus on deſeſpere.
D'ailleurs, quel embarras, que cent Compétiteurs,
Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs
Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,
Qu'on ne craint pas moins là qu'aux Siéges, qu'aux Batailles !
Un ſeul mot de leur part, c'eſt un coup de canon.
Enfin, ſi par malheur l'illuſtre MAINTENON
Préſume qu'un ſaint homme édifiera la France,
Et, ſans le conſulter, le met en concurrence ;
Bon Dieu ! que tout Brigueur doit alors s'affliger !

* Jeune domeſtique du Reverend Pere. C'eſt lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.

Un Chanoine en perdroit le boire & le manger.
Eſt-on ſeur qu'on n'a rien? ce n'eſt plus un Martyre,
On n'agoniſe plus : on étouffe, on expire ;
Et pour mieux peindre encor un moment ſi fatal,
On eſt comme BONTEMS quand le ROY ſent du mal.
Encor deux mots, La-Chaiſe, avant que je finiſſe.
Tandis que l'Impoſteur, dont j'ay peint l'artifice,
Pour les Siéges vacans pouſſe mille ſoûpirs,
Laiſſe-le voltiger de deſirs en deſirs ;
Mais tandis que Boileau, qu'Anſelme, que bien d'autres,
Suivent de plus en plus la trace des Apôtres,
Se forment ſur leur zèle & ſur leur Sainteté,
Fais qu'ils n'imitent pas juſqu'à leur pauvreté.

EPITRE
A UN PRELAT.

NON, Prelat, tu n'es plus enfant du premier homme.
Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.
Quels ſeroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vûs ?
Tu ſçais donner un frein juſques à tes vertus.
Ni ſage par froideur, ni devot par caprice,
Tu n'as jamais été vertueux par un vice.
On ne remarque en toy ni bruſque activité,
Ni zèle impatient, ni dure fermeté.
On n'y voit point ſur tout cette folle ſageſſe,
Qui veut qu'un jeune eſprit ſoit exempt de jeuneſſe.
Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,
Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs.
Tes diſcours animez, mais ſans fiel & ſans bile,
Font avaler tout pur le lait de l'Evangile.

C'eſt par cette douceur que l'on te voit guerir
Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.
Car il n'eſt que trop ſûr qu'enſeigner en colere,
C'eſt s'oppoſer ſoy-même aux leçons qu'on veut faire.
Le Docteur n'inſtruit plus dès qu'il devient Pédant.
On n'eſt point écouté quand on parle en grondant.
La pilule ne plaît que lorſqu'on l'envelope.
Ecoute à ce propos une fable d'Eſope.
Tu ſçais bien qu'Aquilon, le plus hardi des vents,
Bruſque tous les Mortels par ſes emportemens.
On dit, qu'un jour ce Dieu, ſi bouffi de colere,
Voiant que le Soleil, Dieu doux & tutelaire,
Eſtoit de l'Univers la gloire & les amours,
En eut tant de dépit, qu'il luy tint ce diſcours.
Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,
Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de conſéquence.
Que fais-tu dans ton char, dont tu ne ſors jamais?
Tu luis, & tes chevaux, tu les conduis en paix.
Voilà ce que tu fais aux Cieux & ſur la terre.
Mais moy, je ſuis ſemblable au Maître du Tonnerre.
Je remplis, quand je veux, tout l'Univers d'effroy.
Juſqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant moy.
Les ſouffles dont ma face eſt toute rebondie,

Souvent

Souvent d'une étincelle ont fait un incendie.
Quoique tous mes discours ne soient rien que du vent,
Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.
Enfin de tous côtés je fais faire naufrage,
Malgré toi, qui toûjours veux dissiper l'orage.
Tu vois donc bien par-là, que je ne te crains pas,
Toy qui n'es bon, tantôt qu'à fendre du verglas,
Tantôt qu'à dessécher Flore, Cérès, Pomone.
D'ailleurs, tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne.
Mais moy, suis-je assez sot pour consulter les Dieux?
Non non, sans leur avis je deviens furieux.
J'abbats les fleurs, les fruits, les roseaux, & les chênes.
Deplus, s'aperçoit-on que jamais tu me gênes,
Et que tous tes rayons m'empêchent de souffler?
Non, petit Dieu; mais moy, je puis te desoler:
Car, tu le sçais, tes fleurs les plus favorisées,
A ma fureur souvent sont les plus exposées.
Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux pas.
Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.
Regarde son manteau, l'agrafe en est bien forte.
Comme il n'est pourtant rien que mon souffle n'emporte,
Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant?

Tu n'y vas pas si vîte. Aquilon à l'inſtant
Fond ſur le Cavalier, gronde, mugit, bourdonne.
Le Cavalier tient ferme, & l'agrafe eſt ſi bonne,
Qu'elle vaincroit encor un ſecond Aquilon.
Ce que fit donc ce Dieu, plus enflé qu'un balon,
Fut, de perdre en une heure & ſon vent, & ſa peine.
Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine :
Aquilon, luy dit-il, jette les yeux ſur moy,
Tu verras ſi je ſuis un Dieu moindre que toy.
Il borne à ces ſeuls mots ſa douce raillerie.

Alors tous ſes rayons donnent ſur la prairie ;
L'air s'échaufe ſi fort, que l'homme tout en eau,
Eſt doucement contraint de quitter ſon manteau.
Voicy le ſuc moral que couvre cette écorce ;
On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.

EPITRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE NEVERS,

Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire qu'il lui avoit entendu reciter.

NEVERS, docte Nevers, quelle aimable Satire?
Ceux même dont tu ris, ſont les premiers à rire:
Deplus, tout vicieux, dont tu nous fais horreur,
T'admire, & ne ſe plaint que de ſon propre cœur.
Par tout on voit des vers hardis, avec juſteſſe.
Tu joins l'enthouſiaſme à la delicateſſe;
Là tout eſt ſimple & grand, là point de tour nouveau
Qui n'ait les agréemens du veritable beau:
C'eſt là que les Portraits n'ont rien de giganteſque;
Le Grave n'eſt point froid, le Plaiſant point burleſque:
On n'y voit point ſur tout de ces vers languiſſans,
Dont l'un eſt pour la rime, & l'autre pour le ſens.
Dans les tranſitions, ta Muſe, toûjours ſage,

Sçait cacher au Lecteur le moment du paſſage ;
Là tout eſt vif, le trait perce, auſſi-tôt qu'il part,
La nature en un mot ſe conforme avec l'art.
Pourquoy donc le Public ne devroit-il pas lire
Ce qu'il faut qu'il imite, ou du moins qu'il admire ?
Mais un Duc déroger juſques à ſe faire Autheur !
Un Duc ! un Duc, au plus doit n'être que Lecteur.
Quoy donc, Rome autrefois crut-elle que Lucrèce
Fût par ſes nobles Vers degradé de Nobleſſe ?
Quand Perſe avoit le front couronné de laurier,
Par Edit des Cenſeurs devint-il roturier ?
Hé ! qui peut comme toy faire aimer la Satire,
Boileau ? non non, Boileau ne ſçait plus que médire ;
Quoy qu'il ſoit aſſez vieux, ſa Muſe d'aujourd'huy,
De vingt ans pour le moins, eſt moins vieille que luy :
Il veut publier ſon Vers qu'il croit encor ſublime ;
Mais c'eſt en vain, ſon Vers eſt plus dur que ſa lime.
Qui pourroit plaire encor ? ce malheureux Gacon,
Dont le Vers ſent ſi fort la bourbe d'Helicon.
Luy qui.... Mais laiſſons-le barboter dans la fange,
Son nom profaneroit ma Muſe, & ta louange.
Fais donc que le Public diſe en liſant tes Vers :
Horace n'eſt point mort, il eſt Duc de Nevers.

POEME

SUR LES MAUVAIS GESTES de Ceux qui parlent en Public,

ET SUR TOUT

DES PREDICATEURS.

C'Est en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile,
Mêle chrêtiennement l'agréable & l'utile.
S'il ne joint un beau geſte à l'art de bien parler,
Si dans tout ſon dehors il ne ſçait ſe regler,
Sa voix ne charme plus, ſa phraſe n'eſt plus belle,
Dès l'exorde j'aſpire à *la gloire éternelle*;
Et dormant quelquefois ſans interruption,
Je reçois en ſurſaut ſa bénédiction.
Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la Terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple aſſiége vôtre chaire?
Voulez-vous encherir les chaiſes & les bans,

Et juſques au portail mettre en preſſe les gens ?
Que vôtre œil avec vous me convainque & me touche ;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte & l'eſpoir, que la haine & l'amour,
Comme ſur un Theâtre, y parlent tour à tour.
Il eſt des Damoiſeaux dont l'œillade amoureuſe
Accompagne toûjours la phraſe précieuſe,
Qu'un air pareil jamais n'efféminе vôs yeux.
J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
Qui portant vers le Ciel leurs regards effroyables,
Apoſtrophent les Saints comme on chaſſe les Diables ;
Et qui voulant prouver que le Seigneur eſt doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en courroux.
Sur tout, gardés-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié, de voir l'Orateur entrepris,
Relire dans la voûte un Sermon mal appris !
Vos yeux vous rendent ſots de plus d'une maniere.
Pourquoy, quand vous criez, fermez-vous la paupiere ?
Tel jadis l'Andabate, armé de ſon poignard,
Combattoit à l'aveugle, & vainquoit par hazard.
Mais vous, qui blâmez tant la paupiere couſuë,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne ſe remuë.

Quel Acteur êtes-vous, lorſque vous me parlez,
Vôtre goſier s'enflamme, & vos yeux ſont gelez.
C'eſt ainſi qu'autrefois on voyoit des Idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais ſi vôtre œil enfin s'obſtine à ſe glacer,
Au cercle de Benoît * il faudra vous placer.
Jadis un Charlatan, Docteur en Medecine,
Devina (car chez eux vous ſçavez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir luy ſeul plus de cent maux.
Mais moy qui de cet œil dois compter les défauts,
Sans faire le Devin, j'en trouve plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupiere agile
Se mouvoir par article, & joindre à chaque inſtant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt, d'un cours reglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre eſt ſans ceſſe emportée.
Ainſi, du Marché-neuf le Maure † ingénieux
Fait jouër par minute un reſſort dans ſes yeux.
L'un pouſſant dans les airs ſes regards pleins de zèle,
Juſqu'au haut de ſon œil fait enfuir ſa prunelle.
L'autre, ſans y penſer, nous met dans l'embarras,

* Ouvrier en Figures de cire. † Tête de Maure, qui remue les yeux, dans l'horloge du Marché-neuf.

En voiant du côté qu'il ne regarde pas.
Icy, cet œil qui craint la trop grande lumiere,
N'oſe voir qu'au travers des poils de ſa paupiere.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hazard.
Mais voyons comment l'œil doit jetter ſon regard.
Veut-il de la triſteſſe exprimer les alarmes ?
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroître gay ? Que les jeux & les ris
Faſſent autour de luy mille agréables plis.
Doit-il être en fureur ? Que ſes vives prunelles
D'une Comète en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié ?
Que la langueur l'abbate, & le ferme à moitié.
Dans l'amour, il eſt doux ; dans la haine, ſévére.
Il eſt trouble, s'il craint ; il eſt clair, s'il eſpere.
Dans un étonnement il ne peut ſe mouvoir.
Dans une rêverie il regarde ſans voir.
L'œil ſçait toûjours du cœur les premieres nouvelles.
C'eſt luy qui le premier épouſe ſes querelles,
Qui ſert ſes paſſions, qui ſuit ſes interêts,
Qui n'eſt point en repos ſi le cœur n'eſt en paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le deſire.
Mais que jamais le front n'oſe leur contredire.

Il

Il faut qu'à ſa maniere il faſſe ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.
Il ne faut donc jamais que le front ſe ſillonne,
S'il ne reçoit du cœur une loy qui l'ordonne,
Et ſi l'œil ne ſubit la loy tout le premier.
Un Docteur ſans cela déclame en Ecolier.
Ainſi n'ayez point l'air de ce Miſſionnaire,
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil pleins de colere,
Contraint toûjours ſon front à ſe rider pour rien.
Que vôtre bouche auſſi s'ouvre & ſe ferme bien,
Souvent d'un ſeul côté la bouche ſe renverſe,
Et fait prendre à ſes mots un chemin de traverſe,
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde ſillabe eſt une heure à paſſer.
Ici, cet Orateur qui pouſſe une invective,
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir ſa ſalive.
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Careſſer ſa penſée, & rire à tous ſes mots.
L'un, quand ſon front ſe ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre ſillabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que ſa voix n'avorte entre ſes dents,
Lance de ſes poulmons des mots toûjours tonans.
L'autre, pour éviter ces manieres outrées,

Ne parle qu'au travers de ſes levres ſerrées,
Et, comme un inſtrument qui ne rend que des ſons,
De ſes mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burleſques,
Que n'en grava jamais Calot dans ſes groteſques;
Et ſouvent, tel qui croit les autres Grimaſſiers,
Eſt au haut de ma liſte écrit tout des premiers.

Vous donc, de qui la bouche eſt digne de cenſure,
Croiez qu'il eſt honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos levres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez que pour attraper du vent.

N'allez pas publier la Loy de l'Evangile
De l'air impetueux dont parloit la Sibille.
On ſoûtient un menſonge avec emportement,
Mais une verité doit ſe dire aiſément.

Toutefois il eſt vray qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs aſſoupis guerir la léthargie;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne ſuffit donc pas à l'Acteur qui ſe forme,
Que ſon œil & ſon front reçoivent la réforme.
Sa bouche doit encor, en ſe reglant ſur eux,
Joindre ſon action à ce qu'ils font tous deux;

Afin qu'après cela, tous trois d'intelligence
Forment ſur le viſage une triple alliance.
Ne croions pourtant pas un viſage parfait,
Si-tôt que dans l'Acteur ce bel accord s'eſt fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage
Pourroit d'un Ange même enlaidir le viſage.
En effet quand vos yeux, remplis de Majeſté,
Des céleſtes Eſprits répandroient la clarté :
Quand Dieu ſur vôtre front graveroit la figure
De ce TAU glorieux dont parle l'Ecriture :
Quand vôtre bouche enfin, faiſant ſortir ſa voix,
D'un ton de Précurſeur feroit trembler les Rois :
(Ne prenez point cecy ſur le pied d'Hyperbole)
Si l'on voioit toûjours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou vôtre tête tourner,
Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix ſi terrible au plus fier Auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un eſſay de ſa gloire,
Ce front ſcellé du ſceau de ſa Divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas auſſi, gravitez Eſpagnoles,
Qu'une tête immobile enerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on eſt trop Caton.

Que ceux qui dans leur ſein enfoncent leur menton,
Ne mettent plus ainſi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air panché,
Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains & la tête branlante
Forcent chaque ſillabe à devenir tremblante;
Vous deviez autrefois avoir été choiſis,
Pour faire les trembleurs à l'Opera d'Iſis.
Nous voions des Prêcheurs coëfez à la moutone
Se faire les yeux grands, & la bouche mignone,
Se radoucir la voix; & pour tout geſte enfin
Aux Dames d'alentour faire la belle main.
Eſt-ce là nous tracer le chemin de la Gloire?
Non. C'eſt faire l'amour à tout un Auditoire.
Mais ce n'eſt pas icy qu'il faut moraliſer,
Un Maître n'a le droit que de dogmatiſer.
Songeons à ce Docteur, dont la voix pédanteſque
Donne un nouveau relief à ſon air ſoldateſque.
Vous le voiez toûjours campé comme un lutteur,
Avec ſes poings fermez morguer ſon Auditeur.
Il ſemble quand il veut pouſſer un Syllogiſme,
Qu'il appelle en duël tout le Chriſtianiſme;

Ou que, de ſa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille défier le Diable à coups de poings.
Mais l'ame des Chrêtiens devient un champ ſterile,
Quand de tels inſenſez y ſement l'Evangile.
Car il n'eſt point de fou qui prêche utilement,
Et la Sageſſe en nous doit parler ſagement.
On raconte qu'un jour certain Miſſionnaire,
Après mille raiſons ne ſçachant plus que faire,
Pour convertir un Suiſſe inſtruit par Melancthon,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, ſi pour une fois le zèle Apoſtolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t-on d'abord, qu'un Docteur furibond
Ait droit de s'eſcrimer de ſon bras vagabond ?
Non non. Un Orateur n'eſt point une furie.
Prêchez donc ſans fureur, & ſans effronterie.
Ne ſoyez ni trop lent, ni trop précipité ;
Diſtinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave ſans faſte, aiſé ſans nonchalance,
Modeſte ſans froideur, hardi ſans inſolence.
Joignez vos agrémens aux règles de nôtre art ;
Quiconque plaît ſans luy, ne plaît que par hazard.
Sans luy craignez toûjours quelque trait de Satire.

Et ſi cet Orateur que tout Paris admire,
Néglige avec ſuccès l'art qu'il ſçait mieux que moy,
C'eſt qu'il eſt comme un Prince au-deſſus de la Loy.
Je connois parmy nous certains ſots immodeſtes,
Qui pour un mot tout ſeul vont nous faire cent geſtes.
J'en ſçay d'autres auſſi, pour le moins auſſi ſots,
Qui, pour un Geſte ſeul, vont nous dire cent mots.
Mais du Geſte & du Sens la meſure pareille
Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille.
Si le Geſte & le Sens ſont toûjours de complot,
Un ſeul Geſte jamais ne dément un ſeul mot.
Sur tout, n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras non-chalant fait toûjours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cauſe au Parloir.
Chez les nouveaux Acteurs, c'eſt un Geſte à la mode
Que de nager au bout de chaque Periode.
Chez d'autres Apprentifs l'on paſſe pour galant,
Lorſqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.
L'un ſemble d'une main encenſer l'Aſſemblée.
L'autre à ſes doigts crochus paroît avoir l'onglée.
Celuy-cy prend plaiſir à montrer ſes bras nuds.
Celuy-là fait ſemblant de compter ſes écus.

Icy, ce bras manchot jamais ne ſe déploye.
Là, ces doigts écartez font une patte d'oye.
Souvent, charmé du ſens dont mes diſcours ſont pleins
Je m'applaudis moy-même, & fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phraſe finiſſe,
A moins que pour ſignal je ne frappe ma cuiſſe.
Tantôt, quand mon eſprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déja bien.
Quelquefois en pouſſant une voix de tonnerre,
Je fais le Timballier ſur les bords de ma Chaire.

Le reſte n'y eſt pas.

EPIGRAMME

CONTRE

UN MAUVAIS AUTHEUR qui avoit fait un Poëme intitulé

TOMBEAU DE TURENNE.

QUAND je vois Baudinet * avoir l'ame ſi vaine,
Que de nommer ſes Vers le Tombeau de Turenne,
J'en raille, & je le dis tout net.
Quoy ! c'eſt-là le Tombeau d'un ſi grand Capitaine ?
Non non, mettons au bas d'un tombeau ſi mal fait,
Cy giſt le pauvre eſprit qu'a perdu Baudinet.

* Nom en l'air.

PLACET AU ROY.

Pour lui demander une ABBAYE.

NOus avons GRAND HEROS, deux
desſeins differens,
Vous, de vaincre vingt Rois ; & moy, vingt Concurrens.
Mais l'un de ces desſeins eſt mieux conduit que l'autre :
Que cependant tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous répons du vôtre !

MADRIGAL AU ROY,

C'eſt une Muſe en colére qui lui parle.

LOUIS, je me vengerai bien.
Je ne te prédirai plus rien.
Te faſſe qui voudra la charmante peinture
De ta gloire future.
Pourquoy ſuis-je pouſſée à bout ?
Je prédirois des coups plus beaux que ceux d'Achille.
Mais hélas ! Vengeance inutile !
Ta Sageſſe te prédit tout.

MADRIGAL AU ROY,

Sur la grande Victoire remportée par le Prince LOUIS *de* BADE *ſur les Turcs.*

OUY, ce qu'on dit eſt vray, que Bade & ſes Guerriers
Sont gorgez de butin, & couverts de Lauriers;
Mais, s'ils ſçavoient leur ſort, ils gemiroient ſans ceſſe.
Comme ils ſeront bientôt tes victimes, GRAND ROY,
La Victoire à preſent les pare & les engraiſſe
Pour les rendre dignes de toy.

BILLET

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

SUR LA PRISE DE MONS.

IL est donc vray que MONS est prie.
Taisons-nous vous,& moy,Messieurs les beaux Esprits.
LOUIS est au-dessus de vos Panegyriques,
Et GUILLAUME au-dessous de mes Vers Satiriques.

CHANSON

A MADAME DE PONTCHARTRAIN,

Qui dans le Château de Pontchartrain preſſoit depuis pluſieurs jours l'Auteur de faire contr'elle une Satire.

AH quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !
Plus j'y veux trouver à redire,
Plus je vois que je réve en vain.
Eſt-il un plus cruel martire
Pour un railleur du genre humain ?
Ah quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

C'eſt bien malgré moy que j'admire
Ce port noble, cet air ſerain,
Et ce majeſtueux ſoûrire
Dont le pouvoir eſt ſouverain.
Ah quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

Adieu, TOUREIL, je me retire :
Ma muſe ailleurs ira ſon train.
Elle ne vit que de médire,
Elle mourroit ici de faim.
Ah quel écueil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

MADRIGAL

AU TRE'S-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

Sur ce que le Roy s'étoit trop exposé au Siege de Namur.

SI le meilleur des Rois s'expose encor aux coups,
Point de milieu, LA-CHAISE. Ou nous deviendrons fous,
Ou nous mourrons d'inquietude.
Dis luy donc, mais du ton qu'il faut,
Qu'il corrige en luy ce défaut,
C'eſt ſon ſeul peché d'habitude.

SONNET

A MONSIEUR L'ABBE' DESMARETS,

Nommé par le Roy à l'Evêché de Chartres.

PRELAT, ſois tout à tous: ne vis qu'en JESUS-CHRIST.
Fais dire que ſa Grace eſt l'ame de ton ame.
Prens dans tous tes deſſeins les meſures qu'il prit.
Ne puiſe qu'en ſon cœur un zèle qui t'enflamme.

Songe à bien diſtinguer la lettre de l'eſprit.
Croy que l'orgueil eſt bas, & l'avarice infame.
Et pour connoître mieux tout ce qui t'eſt preſcrit,
Voy ce qu'en un Prélat l'Apôtre loüe & blâme.

Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.
Aſſaiſonne toûjours ce que tu nous diras,
D'un beau *je-ne-ſçay-quoy* qui corrige, & qui plaiſe.

Repéche l'Héretique échapé de nos Rets,
Et que l'Evêque enfin de nôtre Diocéſe
Ne dégenere point de l'Abbé Deſmarets.

MADRIGAL AU ROY, APRE'S LA VICTOIRE DE STEINKERQUE,

Qui arriva deux mois après la prise de NAMUR.

Pendis que tes nouveaux Exploits
Réjouïſſent tous les François,
GRAND ROY, le chagrin me dévore.
Pourquoy ce chagrin, me dis-tu ?
Hélas ! C'eſt que je tremble encore
Des perils où Namur t'a veu.

MADRIGAL

AU TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE,

Qui devoit au-plûtôt parler au ROY *d'une affaire de grande importance, où l'Autheur s'intereſſoit beaucoup.*

TU vas bientôt décider de mon ſort.
Tout m'inquiete en cent manieres.
Non, les approches de la mort
N'allarment pas plus fort.
Ah que ſur tout mes nuits ont d'heures meurtrieres !
LA-CHAISE, dis pour moy certains mots bienfaiſans.
Parler en ma faveur, c'eſt dire les prieres
Pour les Agoniſans.

LETTRE

LE TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE ayant répondu à l'Autheur qu'il le reſuſciteroit infailliblement, l'Autheur deux mois après lui écrivit cette Lettre en Vers.

LA-CHAISE, je ſuis mort. On n'en ſçauroit douter.
Mais ſouvien-toy qu'un ſoir, en bonne compagnie,
Lorſque j'étois à l'agonie,
Tu me promis de me reſuſciter.
Depuis deux mois cette promeſſe eſt faite :
D'ailleurs tu n'es pas faux Prophete,
Ainſi je dois bientôt ſortir de mon tombeau.
Que ce miracle ſera beau !
Qu'il étonnera la nature !
Car j'ay deux mois de pourriture.

TAYLOR INST. OXFORD

AUTRE LETTRE AU TRES-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

TU me fais perdre patience,
La-Chaise, c'en eſt fait, je cours à la vengeance.
Tu vas être à jamais en proye à mes bons mots.
Je vais de tous côtés publier tes défauts.
Mais peut-on contre toy prendre un ton de Satire ?
Hélas non ! tu n'as rien dont on puiſſe médire.
Je ne puis te blâmer, je n'y penſe donc plus.
Mais je vais me vanger de reſte :
Je te connois humble & modeſte,
Je vais de tous côtés publier tes vertus.

MADRIGAL
AU TRES-REVEREND
PERE DE-LA-CHAISE.

IL ne faut point qu'on s'imagine
Que le visage, que la mine
Disent vray dans ce siecle-cy.
Quand donc mon visage, LA-CHAISE,
Te dit que je suis à mon aise,
Songe bien qu'il en a menti.

MADRIGAL AU ROY.

JE parle en pur Hiſtorien
Quand je dis que par tout tu fais autant de bien
Que ſi ta bonté ſeule étoit toute ta gloire.
Ouy, je cite en cela ton Hiſtoire, GRAND ROY,
Cependant ce beau trait d'Hiſtoire
Sera-ce une Fable pour moy ?

PLACET,
AU ROY,

Pour obtenir une choſe qu'aucune perſonne de la Cour n'oſoit demander à SA MAJESTE', & que l'Autheur obtint ſur le champ.

NOus diſtinguons deux perſonnes en toy :
L'une eſt LOUIS, l'autre, le ROY.
Le ROY n'eſt que le ROY de France.
Mais qu'eſt-ce que LOUIS ? (J'avertis par avance
Qu'icy tout l'Univers va répondre avec moy ;)
C'eſt un Grand Homme dès l'enfance,
Plus équitable que la Loy.

Plus auguſte que ſa Naiſſance,
Plus grand même que ſa puiſſance,
L'unique ſoutien de la Foy,
Vray Pere de ſon peuple, indulgent, bon, ſincere.
Mais à propos de bon, d'indulgent, de vray Pere,
LOUIS voudroit-il bien me preſenter au ROY?
Tous mes amis n'oſent le faire.

MADRIGAL AU ROY,

POUR REMERCIER SA MAJESTE de ce qu'elle avoit temoigné, qu'elle ne cherchoit que l'occaſion de faire du bien à l'Autheur.

GRAND ROY, ſi ton bienfait n'eſt que digne de moy,
Ma pauvreté ſera toûjours extrême.
Il ne faut pas auſſi qu'il ſoit digne de toy,
Il te rendroit pauvre toy-même.

MADRIGAL
AU TRE'S-REVEREND PERE DE-LA-CHAISE.

Sur ce que l'on promettoit à l'Autheur une penſion de cinq cents écus.

OU ſont-ils mes cinq cents écus ?
Je les cherche par tout, ne les a-t-on point vûs ?
Ah qu'ils me mettroient à mon aiſe!
Mais j'apprehende fort qu'ils ne ſoient nulle part ;
Car je n'ay pû les voir ni dans tes yeux, LA-CHAISE,
Ni dans ceux de Verjus, ni dans ceux de Maillard.

STANCES LIBRES AU ROY.

APRE'S que l'Autheur eût remercié SA MAJESTE' d'une grace qu'Elle lui avoit accordée.

PAR toy tout le passé cede au siécle où nous sommes :
Et si tout l'Univers s'assembloit une fois,
On te verroit alors passer les plus grands Rois,
Comme les plus grands Rois passent les autres hommes.

Ton sort est au-dessus des desirs & des vœux.
Mais après toy, qui sont les plus heureux ?
On ne peut jamais s'y méprendre.
Ce sont ceux qui, par leur devoir,
N'occupent leurs yeux qu'à te voir,
Et leurs oreilles qu'à t'entendre.

PRIERE A DIEU.

GRAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun
homme icy bas
Voie à découvert ton visage,
Du moins, que je ne cesse pas
De t'admirer dans ta plus noble Image.

BILLET

A MONSEIGNEUR DE PONTCHARTRAIN.

Pour avoir une prompte Audiance.

CERTAIN Rimeur jadis pédant,
(Qui pourtant n'eſt pas impudent)
Pourroit-il avoir audiance ?
BON DIEU ! Qu'il ſeroit réjouï,
Si vous aviez la patience
D'ajoûter à ces mots un. . . !

SONNET
A MONSEIGNEUR
DE PONTCHARTRAIN,
CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES, & grand ennemi des loüanges.

Au sujet de la Survivance de sa Charge de SECRETAIRE D'ESTAT, *qui venoit d'être donnée à Monseigneur son Fils.*

LA glorieuse Survivance
Que ton Fils vient d'avoir du ROY!
Qu'il est digne, même sans toy,
D'une si belle récompense!

Il a ton eſprit, ta prudence.
Il eſt ton fils en tout employ.
Enfin tout ce que je luy voy
Eſt né pour la Sur-Intendance.

Je m'apperçois que tu pâlis,
A ſon éloge que tu lis,
La délicateſſe eſt extrême.

Sur tout, point de mauvaiſe humeur.
Je ſuis audacieux Rimeur,
Je te..... Je te loüerois toy-même.

PETITE EPITRE
EN VERS
AU TRES-REVEREND
PERE DE-LA-CHAISE.

Elle fut envoyée l'Année 1690.

PERMETTEZ, mon Réverend Pere,
Qu'un malheureux Prieur-Curé
Vous dépeigne icy sa misere,
C'est-à-dire, son Prieuré.

Dans mon Eglise l'on patroüille,
Si l'on ne prend bien garde à soy ;
Et le Crapaud & la Grenoüille
Chantent tout l'Office avec moy.

Près de-là, ſont dans des Maſures
Cinq cents gueux couverts de haillons.
Point de Dévote à confitures,
Point de Pénitente à boüillons.

Comme ils n'ont ni Terre ni rente,
Et qu'ils ſont tous de pauvres gens,
(Dans un Curé choſe étonnante !)
Je ſuis triſte aux enterremens.

AVERTISSEMENT.

VOicy un POEME latin que l'Autheur a fait l'Année 1670. à l'âge de vingt ans. Il y avoit alors dans l'Abbaye de ſainte Geneviéve du Mont, un Religieux illuſtre par ſa pieté, par ſa doctrine, & par ſon éloquence. Il s'appelloit le Pere Lallemant. Avant qu'il entrât en Religion, il avoit été élû dix fois Recteur de l'Univerſité. Quelque temps après ſa Profeſſion on le fit Prieur de l'Abbaye de ſainte Geneviéve, & Chancelier de l'Univerſité. Outre une infinité de belles Piéces d'Eloquence qu'il prononça en donnant le Bonnet de Maître ès Arts, il compoſa, vers la fin de ſa vie, trois Livres de pieté: L'un intitulé *Le Teſtament Spirituel*, qui enſeigne l'art de mourir chrétienne-

ment ; l'autre, *La Mort des Juſtes*, qui donne des exemples d'une ſainte mort ; & le troiſiéme, *Les Deſirs de la Mort*, qui apprennent à ſouhaiter ardemment cette Mort Chrêtienne. Le Pere Lallemant mourut durant l'impreſſion de ce dernier Ouvrage, ce qui donna occaſion à l'Autheur de faire la fiction des deux Morts, *de la Mort des Pecheurs*, & *de celle des Juſtes.*

IN FOELICEM LALEMANNI OBITUM, CARMEN.

VIVIS io melius, redivivo funere vivis,
Tandem anima compos, LALEMANNE, *& corporis expers.*
Ah! quos Ambrosia, quos Nectaris obibis hausſtus!
Jam tibi jam nullis Chriſtus ſe ſe occulit umbris,
Sed totus radiat ſpeculi atque anigmatis exors,
Et pleni tandem aternus ſit pectoris hoſpes.
Quare agite, ô quicumque pium & lætabile funus
Lugetis; ne sydorea tot gaudia mentis,
Ne ſanctos obitus gemitu turbate prophano.
Tu quoque ſuaviloquam imprimis ſpectande per artem,

*O Philiberte, * ſuos cui deſignabat honores*
Vivus adhuc, morienſque Academica jura reliquit;
Jam lachrymas cohibe, ſingultus namque perennes
Si pietas humana petit, Divina recuſat.
Jam ſperata dies aderat, quâ redderet aſtris
Exultantem animam LALEMANNUS. *Totus in uno*
Ille Deo, & thalamo recubans, palmaſque trementes
Attollens, oculiſque adeunda in ſydera fixis,
Mortem iterum atque iterum, Mortem unam in vota
vocabat.
Cùm ſubitò, tanta ſeu capta cupidine prada,
Sive accerſitam ſe crederet, aſtitit olli
Mors ultrix ſcelerum, pallens, ex oſſibus omnis.
Stipant tergemina minitantem falce ſorores;
Illa colum gerit, hac fuſos, ſecat ultima filum.
At ſtygiâ Mors voce tonans, en adſumus, *inquit*:
En ego tot votis, tot Mors accita querelis.
En falx iſta, tibi jam dudum optabile vulnus
Inflictura, tuo æternùm te corpore ſolvet.
I ſpolium î noſtrum, ſtygialibus utere fatis.
Horreſcit LALEMANNUS, *& illatabile monſtrum*
Incre-

* Philibertus Tetelete Eccleſiæ S. Genovefæ & Vniverſitatis Pariſienſis poſt Lalemannum Cancellarius.

Increpitans, me ne ignivomis ardere cavernis?
Me ne, *ait*, & famulam Eumenidum, & Plutonis alumnam
Sponte ſequi? me militiæ dare nomen averna?
Tu procul hinc mundi fœtens Regina nocentis;
Tu ſceleratorum infernas in Tartara mentes
Præcipita; tuus ille labor. MORS altera, MORS eſt
JUSTORUM, una potens noſtri, quondamque Tonantis
Una potens, cineres comitabitur una ſepultos.
Sed magis illa furens. Ubi ſtamina veſtra, ſorores?
Deproperare, *inquit.* Pereat Vir precoce fato:
Vix ea, cùm ſubitis ardet fulgoribus aër,
Ambroſiaſque domus rutilans exhalat odores.
Tantis fulguribus, tantis & odoribus impar
Mors tenebroſa fugit, Mors fœtida. Fila relinquunt
Interrupta nigræ comites, dominamque ſequuntur.
JUSTORUM *interea late* MORS *aurea vultu*
Sponte patens penetrat limen, thalamoque propinquat.
Huic niveæ veſtes, huic frons velatur olivâ.
JUSTARUM *æternas animarum præmia palmas*
Sublatâ oſtentat dextrâ, librumque ſiniſtrâ,
Fatidicos juſſus, adverſo in pectore geſtat.

Tergemina Divam Diva comitantur euntem.
Illa Fidem certam JUSTORUM *in pectore gignit,*
Spem ſerit hac firmam, divinos afflat amores
Tertia. Solius ſoboles hac trina Tonantis.

Ut ſtupuit lucem, ut ſenſit LALEMANNUS *odorem,*
Ut, quot monſtra priùs fuerant, tot numina vidit,
Latitiâque fremit, Divamque affatur ovantem!
Salve, ô lucida MORS, MORS *vitæ ſalusque Piorum.*
Per te aterna bonis Cœlum fit patria, per te
Cœleſti ſatur eſt & inexaturabilis eſcâ
Mortalis, per te eſt animâ Deus omnis in omni.
Nec plura effari ſinit ager anhelitus. Illum
Ergo interpellat MORS *dicere plura volentem.*

Vir matute pole, tenuiſque indolis ergnia,
Quas ego pro meritis grates, quæ digna rependam
Dona tibi? laudum nuper tu præco mearum;
Tu noſtros blandâ celebrabas voce triumphos;
JUSTORUM tu fata canens, tua fata canebas.
Hâc odioſa tenus, ſtygiæque ſimillima Morti
Viſa ego, vix olim JUSTORUM limen adibam.
Nondum oris roſei, pulchræ nondum agnita formæ
Gratia; Dirarum ſoror indiſcreta putabar.
Unus at ille meæ LALEMANNUS frontis honores

Agnovit, docuitque. Unus me numen amicum
Esse dedit, Regumque ipsos intrare penates.
Hæc tibi pro tantis ergo sint præmia factis.
Cùm veniat per te mihi laus, tibi Gloria per me
Mox veniet, non illa tamen quam vanus Apollo,
Non quam Pierides, non quam tibi Suada parabat;
Cùm tua mellifluos redolerent verba liquores,
Gloria sed Superûm, sed summo æqueva Parenti.
Gloria, sed nudâ Deus ipse in luce tuendus.
At vos, ô fidæ comites, certissima Cœli
Pignora, si gremio vivens vos ille fovebat
In proprio, morientem illum vos ferte Tonantis.
In gremium; suprema viro Vos fata canentes
Lucem obtenebrans Virum, lucem namque ille perosus
Terrenam, patriæ lucem cœlestis anhelat.

Sic fatur, librumque aperit, dextrâ indice monstrans
Quo sint scripta loco LALEMANNI *fata. Legentes*
Mox cecinere Dea, sacris concentibus astra
Personuere, Chori responsavere Piorum.
Postquàm instare sibi LALEMANNUS *dulcia sensit*
Fumera, virgineumque melos pronâ ebibit aure,
Olli æterna quies, olli cœleste papaver
Fusum oculis sensim totos irrepsit in artus.

Protinus ora rigent, sublata ad sydera palma
Labuntur, fiuntque pium pia membra cadaver.

Egredientem animam, palmas dextrâque tenentem
Jam dudum meritas, sic MORS *ad sydera ducit.*
I decus, î nostrum, cœlestibus utere fatis:
Interea Genovefæi, sacra turba, Sodales,
Dum redeam ad tumulum, cineri pia funera solvent.
Nec plura his. Tum Diva, animâ comitante, volantes
Hoc tota implerunt repetito limina cantu.
Discite, Mortales, JUSTORUM discite MORTEM.

FIN.

871135

Clairaut
20.11.87
[VOLT.]